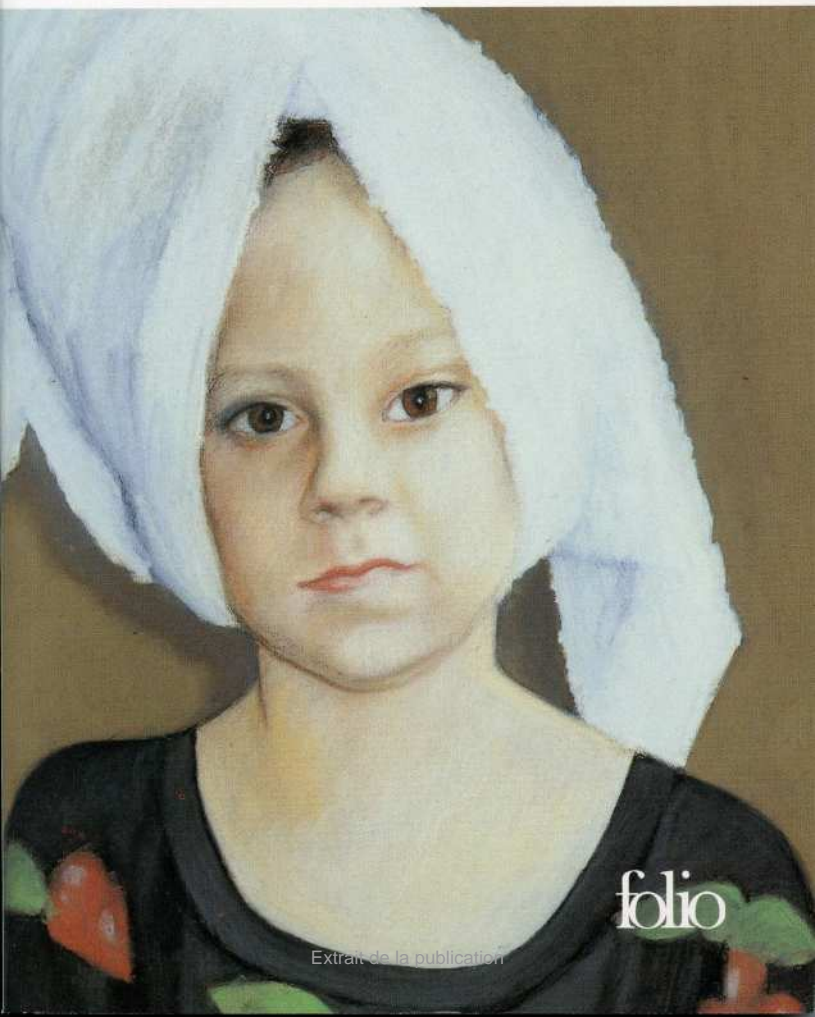


Catherine Cusset  
La haine  
de la famille



Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Catherine Cusset

La haine  
de la famille

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2001.*

Extrait de la publication

Catherine Cusset est née à Paris en 1963 et vit à New York. Elle a publié six romans dont *À vous*, *Jouir*, *En toute innocence*, *Le problème avec Jane*, Grand Prix littéraire des lectrices de *Elle* 2000 et *La haine de la famille*.



*À ma mère*  
*À mon père*  
*À Claire*





# I

## *Papa*

*« C'est fini maintenant, car ça finit toujours, peut-être même l'éternité, mais ça recommence aussi toujours et ça n'a pas manqué : retour du marché, il fallait ranger, c'est-à-dire commettre autant de crimes contre la rationalité et la méthode qu'il y avait d'objets à ranger, et recevoir autant de sanctions. »*

Maman, lettre de juillet 1999

Dans la répartition des tâches, il s'est attribué les rangements. Toute la lingerie de maison, ses vêtements à lui, les vêtements qu'elle ne met pas en cette saison et ceux qu'elle souhaite donner, les valises, les bouts de ficelle, les outils, les décorations du sapin de Noël, les ampoules, et tout ce qu'on ne sait pas où ranger ailleurs, sont répartis dans les casiers de la penderie, bien ordonnés. Ici les serviettes bleues, là les marron, là les bleues avec des raies vertes, ici les taies d'oreiller rectangulaires, là les carrées, ici les draps-housses une place, là les deux places, ici

les torchons, là les serviettes de table, ici les valises, là les sacs de voyage.

En se débarrassant de manteaux qu'on ne met plus on a empiété sur l'espace déjà restreint réservé à ses costumes : « Fais chier, bordel ! » Quand on l'entend crier, seul, dans la penderie, on se dépêche de finir la phrase qu'on est en train d'écrire, la page qu'on est en train de lire. On sait que la tranquillité ne va pas durer. Il n'avait déjà presque aucune place ; est-ce qu'on cherche tout simplement à l'éliminer ? À qui est ce manteau que quelqu'un a mis, là, dans la partie de la penderie qui lui est réservée, dans celle-là bien sûr puisque les autres sont archi-pleines ? À qui, à qui ? Pas à moi. Ni à moi. Anne sans doute. Mais oui, Anne : elle est sûrement coupable puisqu'elle n'est pas là. Anne ou nous, peu importe ; nous sommes tous aussi odieux, sans gêne, égoïstes les uns que les autres.

Une serviette a disparu. Il les a comptées il y a moins d'une semaine. Il y avait trois serviettes de bain marron à côté des vertes avec les raies bleues, et maintenant il n'y en a plus que deux. Qui a pris la troisième ? Non, elle n'est pas au sale. Il a cherché, évidemment. Oui, même dans le sèche-linge, et dans la salle de bains des enfants. « Mais, papa, arrête de crier, je travaille, j'essaie de me concentrer, c'est pénible ! — Je ne crie pas ! » hurle-t-il. « Il ne crie jamais, jamais, maugrée-t-elle dans sa barbe en sortant de la

salle de bains où elle est allée chercher un médicament ; ce n'est pas sa faute, il ne s'entend pas, il se croit doux comme un agneau. » Heureusement, la remarque ne lui est pas parvenue. Pour qui le prend-on ? Se moque-t-on de lui ? Est-ce qu'on pense qu'il va passer sa vie à racheter des serviettes de bain, qu'il n'a que cela à faire, acheter des serviettes pour nous servir ? On hausse les épaules. « Je ne sais pas, moi, je ne l'ai pas vue, cette serviette, ce n'est pas moi. » On a fait attention, on a parlé du ton le plus neutre possible, on a dit « cette » serviette, pas « ta » serviette. Peine perdue. « Évidemment que ce n'est pas toi ! Ce n'est jamais toi ! Ce sont toujours les autres ! Ce n'est jamais personne ! Vous me rendez dingue ! Je ne l'ai pas vue cette serviette rien rien rien... ! » Il fait la grimace, prend une voix ridiculement aiguë pour imiter la nôtre, manifester son écœurement devant notre ton de saintenitouche, notre hypocrisie, notre égoïsme, et cette fois-ci on ne peut retenir un cri : « Mais fous-moi la paix avec ta serviette ! Fais chier ! Puisque je t'ai dit que je ne l'ai pas vue ! Tu veux fouiller ma chambre ou quoi ? J'en ai rien à baver de ta serviette ! Qu'est-ce que tu veux que je foute avec ! — Je ne sais pas ce que vous foutez avec, c'est ça que j'aimerais bien savoir, tout ce que je sais c'est qu'elle n'est plus là et qu'un de vous l'a prise, alors vous allez me faire le plaisir de me dire où elle est ! »

« C'est un maniaque, un maniaque », murmure-t-elle d'une voix exaspérée. La tête rentrée dans les épaules, l'air maussade, vêtue de sa vieille robe de chambre en velours marron et de ses chaussons à trous, elle est en train de préparer le dîner, un dîner de plus pour six personnes dont aucune des cinq autres ne l'aide. Elle monte le volume de la radio pour ne plus entendre les cris. Dès qu'il entre dans la cuisine, avant même qu'il ait ouvert la bouche, elle lui enjoint sèchement : « Tais-toi, c'est *Le masque et la plume*, j'ai absolument besoin d'entendre la critique de ce film, les avis d'Albert et de Jacques sont contradictoires. » Sans rien dire, il sort une bouteille du casier à bouteilles et la pose bruyamment sur la table. Il ouvre un tiroir. « Où est le tire-bouchon ? Qui a pris le tire-bouchon ? » C'est un cri qui ne s'adresse à personne en particulier mais qu'il est impossible de ne pas entendre. Elle s'approche et ouvre brusquement le tiroir du dessous, où se trouve, bien visible à côté des couteaux, le tire-bouchon. « On l'a changé de place, grommelle-t-il, et avec tout ce qu'Elena a volé pour meubler sa maison, j'ai le droit de m'inquiéter. Tiens, j'ai cherché partout et je n'ai pas retrouvé les piques à escargot qui étaient dans le second tiroir. — Ce n'est sûrement pas Elena qui les a prises, il n'y a pas plus honnête qu'Elena, demande-lui de les chercher. — Je lui ai déjà demandé. Elle ne les a pas

vues. Elle ne sait pas de quoi je parle. C'était là, dans le deuxième tiroir, c'est moi qui les avais rangées là. Mais jamais vu, pfeut, envolées, on voudrait me faire croire que c'est moi qui suis fou, qu'elles n'ont jamais existé!» Elle monte encore le volume de la radio, qui fait maintenant un vacarme épouvantable, presque inaudible. «Mais baisse cette radio! Tu veux nous rendre sourds ou quoi!» Il hurle plus fort que la radio.

Dans les bons jours, quand l'égaie la perspective d'une soirée agréable et longtemps attendue, d'un dîner mondain qui la sortira momentanément de sa grisaille quotidienne et de l'angoisse du temps qui file, elle compatit, elle participe à son souci. «Ah bon, elle a disparu la troisième serviette marron? C'est étrange, vraiment. Si tu l'avais rangée il y a une semaine sur l'étagère dans la penderie, elle n'a pas pu en sortir toute seule. Les serviettes de bain, que je sache, n'ont pas de moyen de locomotion autonome. Je suis d'accord avec toi, il faut que quelqu'un l'ait prise. C'est troublant, vraiment, c'est irritant. Ironique, mon ton? Mais enfin, comment veux-tu que je parle? Je ne me moque pas du tout, je comprends très bien que ce soit tout à fait contrariant, si mes dossiers disparaissaient ainsi de mon bureau, seuls, sans raison, je serais tout aussi en colère. Oui, je vais en parler à Elena.»

Elle ne connaît pas le nombre des serviettes ; elle ne prête aucune attention à leur couleur ; elle se sèche dans un rectangle d'éponge qu'elle trouve accroché dans l'anneau scellé au mur près de la baignoire. S'il ne la mettait pas au sale de temps à autre, elle garderait la même pendant des mois ; elle ne remarque pas la saleté. Elle ne sait pas ce qu'il y a dans les tiroirs ni dans les casiers de la penderie. Elle ne voit pas s'user les objets. Elle boit son café, le matin, dans une vieille tasse en porcelaine ébréchée, que l'un de nous a dû leur offrir il y a dix ans. Ses casseroles sont toutes cabossées, et elle ne voit vraiment pas la nécessité d'en acheter d'autres. La simple idée que les choses prennent suffisamment de place pour mériter de devenir l'objet d'une conversation la désespère. Qu'on puisse parler, à table, d'assiettes, de casseroles, de four, de serviettes, de torchons, du prix comparé des verres d'Ikéo et d'Habitat ! Qu'on puisse s'abaisser à un tel échange, qu'il semble nous intéresser ! Son visage maussade, sa bouche qui pas un instant ne perd son pli amer, son silence, ses gestes secs quand elle ramasse les assiettes et les racle bruyamment pour jeter les déchets, nous avertissent précisément de sa manière de penser.

Elle a peur de lui. De sa chambre, elle nous appelle. Aujourd'hui, pour la troisième fois en moins de quinze jours, elle s'est fait voler son autoradio. S'il l'apprend, ça va le rendre fou, il

va croire qu'elle le fait exprès, lui à qui on n'a jamais volé son autoradio. Il faut reconnaître qu'elle est gourde. Quand elle s'est garée devant l'hôpital Sainte-Perrine cet après-midi, elle a vu rôder un type à la mine patibulaire autour de sa voiture ; elle a néanmoins, sous les yeux du type, caché son autoradio sous son siège. En sortant de l'hôpital elle a trouvé la voiture forcée. « Ça, il faut être conne ! » Elle éclate d'un charmant rire communicatif. Elle est allée en racheter un aussitôt et elle a fait réparer la portière de la voiture pour qu'il ne remarque rien. Deux mille francs, ce n'est pas une petite dépense, c'est énervant. Mais l'essentiel, c'est qu'il ne l'apprenne pas. Du balcon, elle nous appelle : pour la deuxième fois en moins de dix jours, elle s'est fait voler son portefeuille dans le métro, qui ne contenait pas ses papiers puisqu'elle n'avait pas eu le temps de les faire remplacer, mais la déclaration de perte et la paie mensuelle, en liquide, de la femme de ménage, trois mille francs. Ce n'est pas le montant de la somme qui l'ennuie le plus ; c'est sa réaction quand il saura ce qui s'est passé. Il faut absolument le lui cacher. Il ne s'est jamais fait voler son portefeuille dans le métro ; il va penser qu'elle le fait exprès, il va hurler. Qu'est-ce qu'on lui conseille ? Ne rien dire, hein ? Elle rit. De la cuisine, elle nous appelle, affolée : elle vient de jeter au vide-ordures un sac en plastique qui contenait un

maillot de bain à mille francs, une chaîne en or et un petit pendentif en diamant qu'il lui a offerts. C'est le sac qu'elle a rapporté de la piscine hier et qu'elle avait oublié de vider. « Quelle conne ! Mais quelle conne ! » Au retour du bureau tout à l'heure, elle est entrée dans la cuisine, elle a vu le sac en plastique sur le comptoir à côté du vide-ordures, et, pensant aux cris qu'il pousserait, lui qui ne déteste rien comme les sacs en plastique qu'elle laisse traîner, par un réflexe de peur elle l'a fait disparaître aussitôt. Cette fois, elle est trop ennuyée pour rire. Elle s'est rendu compte de son erreur dès qu'elle a refermé le vide-ordures : le sac dévalait déjà la colonne. Croyons-nous qu'il y a moyen de le récupérer ? Que peut-elle faire ? En bas, au premier sous-sol où elle ne descend jamais car elle a atrocement peur des sous-sols à poubelles et des rats qu'ils attirent, la colonne à ordures arrive directement dans une gigantesque benne. On va chercher le gardien, le déranger en dehors de ses heures de travail. Elle a de la chance : avec une échelle le gardien parvient à récupérer le sac qui n'est pas encore recouvert. Elle est infiniment soulagée à l'idée qu'il n'en saura rien. Elle rit à en pleurer : jeter à la poubelle le cadeau qu'il venait de lui faire pour son anniversaire, et cela parce qu'elle pensait à lui, voulait lui faire plaisir ! Il faut vraiment qu'elle ait peur de lui !



Ça commence il y a quarante ans. Ils sont fiancés. Il lui rapporte de Londres un parapluie anglais, splendide, dont elle ne cesse de chanter les louanges, caressant ainsi le cœur de l'attentionné fiancé. Il pleut ce jour-là. Il gare la voiture. Elle ouvre la portière. Avant qu'elle ait mis une jambe hors de la voiture, le parapluie glisse de ses genoux dans le caniveau. Elle le voit s'engouffrer à la même seconde dans une bouche d'égout qui se trouve juste à cet endroit-là. Elle est désolée, se traite d'idiote, se maudit. Il dit que ce n'est pas grave, un peu dommage quand même parce que c'était un beau parapluie, cher, ce n'est pas de chance, elle aurait sans doute dû passer autour de son poignet la petite lanière en cuir accrochée au manche du parapluie juste à cet effet, mais tant pis. Après leur mariage, pour ses vingt-six ans, il lui offre un bracelet en or, un bijou plus beau qu'elle n'en a jamais porté, qui vient de chez un vrai bijoutier, dont le nom s'étale en lettres argentées dans l'écrin tapissé de velours. Heureusement : car il ne lui faut pas plus de deux semaines pour le perdre. Où, comment, elle n'en a aucune idée. C'est une catastrophe. Elle a beaucoup trop peur pour le lui dire. Elle sent que c'est une insulte qu'il ne lui pardonnera pas. Son premier beau cadeau, dans lequel il a mis toutes ses économies de jeune diplômé, il était si fier de le lui offrir, et elle le perd. Elle se rend chez le bijoutier de la place

Vendôme. Elle voit le modèle du bracelet sur le catalogue. Elle se fait faire le même, mais en creux : elle n'a pas assez d'argent pour se payer le bracelet d'or plein. On ne voit pas la différence. Il ne la remarque pas avant plusieurs années, quand, un jour, jouant avec le bracelet qu'il fait sauter dans sa main, il se rend soudain compte de sa légèreté et s'en étonne. C'est un homme précis. Il se rappelle combien il a payé ce bracelet quelques années plus tôt. Il ne peut pas être si léger. L'explication viendra. Il est stupéfait, ému aussi de son effroi de jeune mariée. Il est bien disposé ce jour-là. Ils en rient.

Il a toujours été la terreur des femmes de ménage. À peine entre-t-il dans une pièce, son œil, telle une antenne télécommandée avec précision, se tourne aussitôt vers le coin de la pièce où reste un mouton de poussière, vers l'objet sur l'étagère qui n'a pas été déplacé quand on a épousseté, ou, pis, vers la plinthe sous un meuble de l'entrée qui a été cognée par l'aspirateur : un peu de peinture est parti. Il crie. En rentrant du bureau, souvent, il passe l'aspirateur ou le chiffon à poussière, car il faut toujours passer l'aspirateur ou le chiffon à poussière après la femme de ménage. Il arrivera souvent qu'il accuse de vol la femme de ménage. Il a toujours soupçonné les employées de maison, surtout portugaises, de conspiration contre lui, et sa femme de faire exprès d'embaucher des femmes

de ménage qui ne savaient pas repasser les cols de chemise et qui lui volaient ses torchons. Une jeune femme timide au visage triste, habillée tout en noir, Maria-Rosa, a fait réparer à ses frais le lave-vaisselle, se croyant responsable de la panne : la réparation coûtait au moins la moitié de sa paie et la machine, elle l'ignorait, était sous garantie. On n'a appris ce sacrifice qu'après son départ. Micheline. Rentré de Bretagne à l'improviste au cours du mois d'août, il la trouve vautrée dans leur lit conjugal avec son amant, vêtue des plus élégants habits de sa femme. Il sera longtemps question entre eux, avec des rires, de la communiste Micheline. Il manifeste un formidable racisme contre les Portugaises. Il y a vingt ans, comme elles se succédaient à une trop grande vitesse, rendant leur tablier au bout d'une semaine, elle a imaginé d'embaucher une ravissante Portugaise, espérant que la beauté de la jeune fille, son visage fin avec un grain de beauté sous sa bouche sensuelle et bien dessinée, sa peau aux tons mordorés, sa haute taille et sa chevelure flamboyante amadoueraient l'époux difficile en le rappelant à son devoir de gentleman. La belle employée n'est pas restée longtemps. Puis les choses se sont stabilisées : il y a eu, pendant dix ans, Lorinda, assez rusée, assez maligne pour éviter de l'affronter. Quand la grosse et petite Lorinda, aguerrie, nous a quittés en quittant par la même occasion son mari portugais

pour épouser un architecte français, Elena est arrivée chez nous, la petite Elena de vingt ans, qui sait se défendre. « Vous avez demandé à Nicolas, monsieur Tudec ? C'est lui qui est passé en dernier, et c'est possible qu'il ait eu besoin d'un torchon. Voilà ce que c'est, monsieur Tudec, d'avoir des enfants brillants qui ont fait tellement d'études : ils ne savent même pas où on achète les torchons. En tout cas j'ai cherché partout, monsieur Tudec, j'ai même rangé les étagères là-haut, il n'est pas là. » Elle a l'âge de mon frère Nicolas ; elle mène son monde, et lui surtout, à la baguette ; elle n'a pas peur de lui ; elle connaît ses obsessions et ses faiblesses. Si elle avait eu le loisir de faire des études, ne serait-ce qu'un BTS de secrétaire, elle occuperait aujourd'hui un poste de directrice dans une entreprise ; au lieu de quoi, mariée à vingt ans, elle fait des ménages de huit heures du matin à huit heures du soir, week-end compris, pour payer la maison au Portugal qu'il l'accuse d'équiper à ses dépens.

Le torchon, il l'aperçoit ensuite chez moi à New York : « Je reconnais ce torchon ! Il est à moi ! Alors c'est toi qui l'avais pris ! — Peut-être, c'est possible », dis-je d'un air indifférent comme si je me situais bien au-dessus de ces détails vulgaires, alors que j'ai pris exprès ce torchon en me disant que les torchons qu'il achetait, d'excellente qualité, faits d'un mélange de

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LA BLOUSE ROUMAINE, *roman*.

EN TOUTE INNOCENCE, *roman* (Folio, n° 3502).

À VOUS, *roman*.

JOUIR, *roman* (Folio, n° 3271).

LE PROBLÈME AVEC JANE, *roman* (Folio, n° 3501).

LA HAINE DE LA FAMILLE, *roman* (Folio, n° 3725).



# **La haine de la famille Catherine Cusset**

Cette édition électronique du livre  
*La haine de la famille* de *Catherine Cusset*  
a été réalisée le 11 avril 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070424498).

Code Sodis : N49590 - ISBN : 9782072446740.

Numéro d'édition : 169471.